

ENCYCLOPÉDIE

DU

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

RÉPERTOIRE UNIVERSEL

DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS.

AVEC LA BIOGRAPHIE DE TOUS LES HOMMES CÉLÈBRES.

TOME QUINZIÈME.

PARIS,

AU BUREAU DE L'ENCYCLOPÉDIE DU XIX^e SIÈCLE.

RUE JACOB, 31.

—
1851

le nom de Groupe de Malte, *Iles Maltaises*, et forme le diocèse de l'archevêché de Malte. E.C. HOSPITALIERS).

MALTE (ORDRE DE) (voy. HOSPITALIERS).

MALTE-BRUN (CONRAD), dont le véritable nom était **BRUNN** (*Malte-Conrad*), l'un des plus éminents géographes modernes, naquit en 1775, à Thisted, dans le Jutland. Il abandonna sa carrière ecclésiastique, à laquelle son père avait d'abord destiné, pour étudier les sciences politiques et se livrer à son penchant pour la littérature. Il se fit avantagement connaître comme poète, embrassa avec enthousiasme les principes de la Révolution française, et publia une feuille périodique dans laquelle il attaquait violemment l'aristocratie. Le journal fut continué; Malte-Brun en fit paraître un autre plus mordant, intitulé le *Catéchisme des aristocrates*. Poursuivi par les tribunaux, il se réfugia dans l'île suédoise de Hven, où il composa, sur le sujet d'une victoire remportée par les Danois sur les barbaresques, une ode magnifique qui est l'un des plus beaux morceaux de la littérature danoise. Rappelé à Copenhague au bout de deux ans, il fut encore obligé de s'expatrier, d'abord en Suède, puis à Hambourg, où il apprit le jugement qui le frappait d'un bannissement perpétuel comme membre de la société secrète des *Scandinaves-Unis*, qui se proposait de réunir la Suède, la Norvège et le Danemark, et d'en former une république fédérative. Il se rendit alors à Paris (1800), écrivit dans le *Journal de l'Empire*, se déclara pour les Bourbons en 1813, et rédigea une foule d'articles de politique extérieure dans le *Journal des Débats*, ce qui le fit connaître dans l'Europe entière. Mais c'est à des travaux plus importants que Malte-Brun doit sa réputation. Il avait étudié à fond la géographie, et il mit au jour des ouvrages d'une haute importance, qui ont puissamment contribué aux progrès de cette science dans notre pays. Nous citerons de lui : *Géographie mathématique, physique et politique*, en société avec Mentelle, 16 vol. in-8°, Paris, 1804-1807, publication qui, malgré ses défauts, était bien supérieure à tout ce qui avait paru jusque-là et dont la meilleure part appartient à Malte-Brun; *Tableau de la Pologne ancienne et moderne*, 1 vol. in-8°; *Annales des voyages, de la géographie et de l'histoire*, avec Eyriès, 1808-1826, ouvrage périodique, qui obtint beaucoup de succès; *Précis de la géographie universelle*, 7 vol. in-8°, 1820-1827, qui est son œuvre capitale. Le *Précis*, en effet, est un ouvrage neuf, pour le fond comme pour sa forme. Malte-Brun y prend la géographie à son origine des sociétés, la conduit jusqu'aux temps modernes, groupe les peuples d'origine commune, peint l'homme avec ses mœurs, sa lan-

gue et sa physionomie caractéristique, et sait intéresser tout à la fois la raison et l'imagination. On a accusé Malte-Brun de nombreux plagiat, et le libraire Dentu a prouvé dans une brochure assez volumineuse que le géographe danois ne s'était pas fait faute de copier textuellement de longs passages de Pinkerton et de Lacroix; mais le mérite et la science de Malte-Brun n'en sont pas moins hors de doute, et c'est à lui qu'appartient l'honneur d'avoir tiré la géographie de l'ornière étroite où elle se traînait avant lui. Son *Précis de géographie* a été plusieurs fois réimprimé; M. Huot en a donné, en 1841, une nouvelle édition avec des additions nombreuses qui ajoutent encore à la valeur de ce livre. Malte-Brun est mort à Paris, en 1826.

AL. B.

MALTHÉE *Malthæa* (Poiss.). Genre de l'ordre des Acanthoptérygiens à pectorales pédiculées, établi par G. Cuvier aux dépens des Baudroies. Comme ces derniers poissons, les malthées ont la partie antérieure du corps aplatie et élargie, les nageoires pectorales portées sur des pédicules, l'orifice de la branchie cachée dans l'aisselle; mais elles manquent entièrement de première nageoire dorsale. Leur corps est couvert au-dessus d'une peau dure et tuberculeuse, et garni tout autour de filaments charnus. Leur museau est proéminent; leur bouche petite, ouverte vers le museau, mais assez retractile; on voit un pédicule particulier attaché à leur museau, et terminé par un pinceau de filets charnus, représentant seul les rayons libres de la baudroie. — On connaît une dizaine d'espèces de ce genre, qui, toutes, se trouvent dans les mers de l'Amérique. La plus commune est la **MALTHÉE VESPERTILION**, *Malthæa Vespertilio* Cuvier et Valenciennes, dont le nom est tiré de la forme étrange de son corps qui rappelle un peu celle des chauve-souris. Ce poisson est d'un gris brun, pâle en dessus, d'un rouge pâle en dessous; sa taille atteint quelquefois cinquante centimètres de longueur. Il n'est pas rare dans la mer qui baigne la Martinique.

E. DESM.

MALTHUS (THOMAS-ROBERT). Célèbre économiste anglais, né en 1766 à Rookery, dans le comté de Surrey, mort en 1834. Il fut d'abord ministre anglican, puis professeur d'économie politique à Ailesbury. Malthus doit sa réputation au premier de ses ouvrages, *l'Essai sur le principe de la population*, publié sans nom d'auteur, en 1798, dans un recueil périodique, et sous sa forme actuelle, en 1803. Dès son apparition, ce livre causa la plus vive sensation. Il renversait complètement, en effet, les idées universellement admises sur la population. Avant

que les secours donnés aux
toutes les formes, loin de porter
ne font que l'aggraver.
Malthus eut un grand retien-
Europe, et si elle ne trouva encore plus de par-
le trouva encore plus de par-
cepté que tous les maux de
venaient que d'un trop plein
économistes de toutes es-
ont aussitôt à découvrir les
à arrêter la propagation de
Malthus, homme de mou-
demandé que la contrainte mo-
principes ne gardèrent pas sa mo-
les moyens proposés, on voit
dieux et les plus infâmes : la
hospitaux et des hospices, la
spèce de secours aux pauvres,
mariage aux ouvriers, les es-
libertinage, la castration, l'a-
mmes, l'étouffement des nou-
gouvernements suivirent les
cette voie ; on refit les lois su-
pprima les institutions chari-
les trones destinés à recevoir
s. Ce n'est que depuis quel-
s'est arrêté dans cette voie
ne étude plus approfondie des
bien les conclusions de Mal-
fondées. Ces conclusions, et
vérité des deux progressions
gression en raison géométrique
ion, et la progression en rai-
des subsistances. Or, la pro-
jours vraie, la seconde ne l'a
i.
puissance de propagation ma-
humaine, il est certain que
aurait doubler facilement et
ervation prouve que l'accrois-
éral beaucoup moins rapide.
dire que l'obstacle provient
la misère. Au contraire, la
très vite dans des circonstan-
rses, c'est-à-dire dans les pays
indépendantes de l'accroisse-
ation, la misère est arrivée à
ré. Les populations malheu-
privées de tout espoir d'une
s leur condition, s'abandon-
ion aucune, aux instincts de
rconstances les mariages sont
s ; la vie moyenne est très
certain nombre des enfants
la puberté, ce qui fait que la pro-
te constamment. L'Irlande et
tacle il y a quelques années.

France, en Angleterre, en Allemagne, la popu-
lation s'accroît, mais assez lentement, et cette
augmentation provient plutôt de la diminution
des décès que de l'augmentation des naissances.
En France notamment le nombre des naissances
n'a pas augmenté depuis 1817, et n'a varié que
faiblement autour de la moyenne qui est de
967,763 par an. Ainsi, l'accroissement de la po-
pulation, qui est de plus de 6 millions depuis
cette époque, ne provient que de l'accroisse-
ment de la durée moyenne de la vie humaine.
Comme cette durée a nécessairement un terme,
si les naissances continuaient à rester au même
nombre, la population elle-même finirait par
devenir stationnaire. On ne peut raisonnable-
ment s'attendre à un pareil résultat, mais en
tout cas, dans des circonstances de ce genre, le
doublement exige une longue période de temps.
On s'explique parfaitement qu'il en soit ainsi.
Dans les pays dont nous parlons, la misère
n'est pas encore arrivée au point que la grande
majorité des hommes se livre sans nulle pré-
vision aux hasards de la vie. Ce qui existe
pour le plus grand nombre, c'est la pauvreté
et surtout l'insécurité, mais le désir et l'es-
poir du bien être subsiste encore néanmoins.
Or, dans de telles conditions, l'insécurité com-
plète empêche souvent le mariage. C'est là,
sans doute, la cause principale de l'état station-
naire des naissances, auquel contribuent aussi
des vices et des habitudes immorales. — Voilà
pour les accroissements de la population, voyons
maintenant pour les subsistances. Il est d'abord
un point hors de doute : c'est qu'aujourd'hui la
misère n'est nullement l'effet du défaut des
moyens d'alimentation. La misère provient de
vices et d'abus de diverses sortes, inhérents à
notre état économique, et de causes morales qui
dériveront de la nature imparfaite de l'humanité.
Nous n'avons pas à rechercher ici les sources de
ce mal, ni les moyens d'y porter remède ; mais il
est certain que dans les sociétés modernes (et
sans des exceptions dues à des circonstances par-
ticulières, il en a toujours été ainsi), la produc-
tion est plus que suffisante pour donner la vie
indispensable à tous les habitants, et que si quel-
ques uns manquent du nécessaire, d'autres dis-
posent d'un large superflu, et que la misère
n'arrive à son maximum que dans les pays où
les fortunes individuelles sont hors de toute pro-
portion. Que l'on considère, en effet, la produc-
tion de l'Europe centrale. Ni les céréales, ni
les bestiaux, ni les boissons fermentées, ni les
matières nécessaires au vêtement et à l'habita-
tion, ne font défaut, et tous ces produits pour-
raient être créés en plus grande abondance, s'ils
avaient un débit assuré, si tout le monde avait

le moyen d'en acheter en quantité suffisante. L'ex-
périence prouve donc précisément le contraire
de la thèse de Malthus : ce sont les subsistances
qui augmentent plus rapidement que la popu-
lation. En 1700, 11 millions d'hectares produi-
sient en France 92 millions d'hectolitres de
grains ; en 1840, près de 14 millions d'hectares
rendaient plus de 180 millions d'hectolitres ; et
les semences défalquées, il restait disponible
par tête pour la consommation, en 1700, 354 li-
tres, en 1840, 457 litres (Hipp. Passy, *article*
dans l'annuaire de l'économie politique, 1849). —
Cependant, de la théorie de Malthus, il sort un
enseignement. L'accroissement des matières ali-
mentaires ne peut être indéfini. L'homme, à la
vérité, est bien loin encore d'avoir fait produire
à chaque coin de terre tout ce qu'il peut donner,
et tant que ce terme ne sera pas atteint, l'es-
pèce humaine pourra croître impunément. Mais
ce terme existe ; il arrivera nécessairement un
moment où la terre donnera tout ce qu'elle peut
produire, où il sera impossible de porter la
production à un point plus élevé : alors la
croissance de l'humanité sera fatalement arrê-
tée. Quelque éloigné que puisse être ce terme,
la société aurait grand tort d'attendre sans pré-
vision ce moment suprême, et de ne rien faire
pour le reculer. Or, dans ce but, elle ne peut
légitimement employer que deux moyens : l'un
purement moral, qui consiste à remettre en
honneur ces vertus chrétiennes, si longtemps
traitées d'antisociales, la virginité et la chasteté,
à arrêter par une éducation plus sévère le déve-
loppement de la puberté trop hâtive aujourd'hui,
et par suite à retarder les mariages ; l'autre tout
politique, qui consiste à faire de la colonisation
une institution régulière, et à translater le trop
plein de la population européenne sur les im-
menses territoires incultes des autres parties
du monde. Néanmoins, il arrivera qu'un jour
l'humanité remplira le globe tout entier, et
qu'il n'y aura plus de place pour un accroisse-
ment ultérieur ; mais aussi, rien ne nous auto-
rise à croire que l'homme doive vivre éternelle-
ment sur cette terre ; la religion, au contraire,
nous enseigne que la destinée terrestre de l'hu-
manité est limitée dans le temps comme dans
l'espace, et toute spéculation scientifique qui
prétendrait dépasser ces conditions de notre
nature finie conclurait à l'absurde. La science
n'a donc nullement à résoudre la question de
savoir ce que deviendra l'humanité quand elle
ne pourra plus vivre sur le globe, question dans
laquelle M. Rossi s'est retranché en dernier lieu
pour soutenir la théorie de Malthus. — Outre
l'Essai sur le principe de la population, on a
traduit de Malthus : *Principes d'économie poli-*

tique, livre publié en 1820. Mais cet ouvrage est loin d'avoir la valeur du premier. Ils font tous deux partie de la collection des Economistes, publiée par M. Guillaumin. OTT.

MALTOTE ou **MALTOLTE**, désignation par laquelle on flétrissait en même temps les impôts que l'on trouvait iniques et les compagnies qui spéculaient sur la perception des revenus de l'État. Plusieurs espèces d'impôts étaient désignés dans le latin du moyen âge par le mot *tolta*, correspondant exactement au mot français *levée*. Mala toltā, dont on a fait maltote, voulait donc dire levée faite mal à propos. Le peuple, qui à juste titre souffrait avec peine d'être soumis à des impôts ayant pour but ordinaire l'avantage particulier de ses maîtres et non l'utilité publique, n'était pas seul à employer le mot maltote. Si toute levée de deniers était pour lui une maltote, les tribunaux et les rois eux-mêmes ont plus d'une fois appelé du même nom des impôts que la justice réprouvait ou que le gouvernement abolissait. Quant aux compagnies de finances, auxquelles on a si souvent concédé à forfait le droit de percevoir les impôts, comme leur intervention éloignait encore de l'esprit des peuples la seule considération qui justifie les contributions, c'est-à-dire leur emploi pour l'utilité publique, on comprend pourquoi elles étaient odieuses, et pourquoi on les désignait collectivement par le nom de maltote, et leurs membres par celui de maltotiers.

BOST.

au passage du Rhin, en 1795, l'expédition d'Égypte où il revint en France après la catastrophe du 18 Brumaire, le 22 octobre 1801. Enfin, après d'innombrables missions et négociations exécutées encore à Anvers, il revint à Paris, où il fut élu membre du comité des fortifications à l'École polytechnique, et la géométrie descriptive Malus put donner l'essor à ses expériences comme physicien et technicien. Son *Mémoire* sur la réflexion qu'il publia à cette époque, fut lu à l'Institut, qui, en 1808, pro- mit la meilleure composition relative à la double réfraction. Malus remporta le prix, mais il fut encore soupçonné par pers- onne que le rayon de lumière a été réfléchi de verre sous un certain angle. Ses réflexions telles qu'il est d'usage de réfléchir sur une autre plan- te, certaines inclinaisons, ou sur certaines positions, au tra- vers de parents. Il montra, de plus, que des réflexions analogues ont lieu, et qu'il est réfléchi à la première ou à la seconde d'une lame de verre, que dans les lois de tous ces phénomènes on peut voir par l'expérience. On peut voir